

Quaerens quem devoret
(*Cherchant qui dévorer*)

Il faisait déjà anormalement chaud pour la saison. Alors que l'hiver avait été marqué par des pluies diluviennes, les températures de ce printemps battaient soudain tous les records ; on annonçait maintenant une longue période de sécheresse. Dans les campagnes, fleurs, fruits et insectes prématurément éclos s'étiolaient, leur sève épuisée avant d'avoir atteint la maturité. Favorisés par la canicule, des incendies se déclaraient spontanément un peu partout et ravageaient des hectares de terrain. Amplifiées par le vent brûlant, les flammes bondissaient de colline en colline, dévorant sur leur passage hommes et bêtes, cultures et habitations.

C'est à la même époque qu'éclatèrent les premières émeutes dans le pays. En l'espace de quelques semaines, comme si la chaleur qui accablait les corps enflammait les esprits, tous les rassemblements se mirent à dégénérer systématiquement. Manifestation, festival, événement sportif ou culturel, le moindre attroupement tournait à la bagarre. Dans les médias, c'étaient chaque fois les mêmes scènes : foules en colère, voitures brûlées, vitrines cassées, violences policières, qui s'achevaient en sanglants combats de rue. On comptait déjà une centaine de blessés et plusieurs morts avaient fait la une des journaux.

Notre ville n'était pas épargnée par les troubles. Chez nous comme ailleurs, la chaleur ramollissait le goudron des trottoirs, les militaires fatigués de patrouiller suaient sous leur casque dans des rues blanches de poussière. À tout moment, on entendait hurler des sirènes de police ou d'ambulance. Les Urgences étaient saturées de vieillards déshydratés et de bébés aux bronches brûlées par la pollution. Travailler était une épreuve et dormir impossible, je passais des nuits entrecoupées de cauchemars à me retourner dans mes draps trempés. Il y avait dans l'air une tension palpable, sans objet. On attendait, sans savoir quoi. Peu à peu, une idée faisait son chemin dans ma tête : le mal était là. Le mal rôdait. Pas le mal en général ou je ne sais quel symbole abstrait ; non : le mal en personne.

Hélas, entre cette intuition, si forte qu'elle ait pu être,

et la possibilité de *le* croiser réellement sur ma route — ma route à moi, quadragénaire sans histoires, épouse et mère banale d'une famille quelconque — il y avait un écart que mon imagination ne franchissait pas. Pourquoi se serait-*il* intéressé à mon insignifiante personne? Il ne manquait pas d'âmes bien plus noires que la mienne à séduire. Le mal, le « vrai » mal, c'était pour les autres : dictateurs, monstres, tueurs sanguinaires... Car si nous nous gargarisons volontiers du peu de bien que nous faisons, nous sommes, en matière de mal, singulièrement modestes ; comme ces enfants qui arrachent les ailes des mouches tranquillement dans leur coin, nous nous complaisons dans l'idée que nos petites bassesses n'intéressent pas le Malin, sans comprendre que nous composons au contraire, par notre veule passivité, le gros de ses troupes.

Quand j'y repense, pourtant, quelques traits me destinaient peut-être à cette rencontre. Tout d'abord, mon excellente connaissance, grâce à mes études d'ethnologie, des différentes traditions religieuses — même si je me considérais pour ma part comme athée. Puis, ma sensibilité particulière à la méchanceté. Je suis toujours étonnée de la profonde malveillance de certaines personnes, et des excuses qu'on lui trouve. Si l'on accueille la bonté sans se poser de questions, l'apparition du mal est généralement une surprise. Alors qu'il jouit sur terre d'une supériorité numérique évidente, le

méchamment interroge. Son existence réclame explications, causes, justifications. Il suffirait pourtant d'inverser le point de vue (que le mal soit la norme et le bien, l'exception) pour que tout prenne une autre tournure.

— Mon client n'y est pour rien, Messieurs les Jurés! s'exclamerait alors l'avocat. Désiré, aimé, choyé, élevé dans le confort par une famille aimante, comment aurait-il résisté à la tentation du bien? Tout le poussait vers la bonté!

Au lieu de quoi, c'est le méchant qu'on dissèque. On lui cherche des circonstances atténuantes, comme s'il était obscène d'avouer qu'il y a des gens tout simplement mauvais, des êtres qui trouvent du plaisir à nuire; des gamins infects dès le départ, sans aucune raison. Ceux dont le visage se tord de colère à peine jaillis du ventre de leur mère, qui mordent le sein qu'on leur donne, griffent leurs petits camarades, empoisonnent leur entourage et pourrissent la vie de braves parents qui se demanderont jusqu'à la fin de leurs jours ce qu'ils ont fait au ciel.

Peut-être faut-il également mentionner mon intérêt pour la violence, donnée largement sous-estimée dans l'étude du comportement et sur laquelle j'avais écrit une thèse assez contestée. Malgré les avancées de la psychologie, soutenir que la violence fait partie intégrante de la nature humaine reste mal vu, comme si constater revenait à cautionner. Ma thèse était solidement argumentée, on

ne put me refuser le titre mais on m'écarta discrètement de la carrière académique.

Mais trêve de ruminations : je n'étais ni pire ni meilleure qu'une autre et je suis tombée à pieds joints dans *ses* filets, voilà toute mon histoire. Du reste, peut-être tout cela n'était-il qu'apparences. Peut-être en réalité l'attendais-je. Peut-être même, sans le savoir, l'avais-je appelé. Dieu m'avait déçue et le Malin est toujours à l'affût : il rôde, nous dit l'Apôtre, *comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer*. C'est qu'il ne se fait pas prier, lui ! Pas comme Celui qui nous mesure si chichement ses signes et sa présence. Le Diable connaît le secret des cœurs ; éternel prétendant à l'empire du monde, il le hante sans relâche et entend ceux qui sont prêts à l'accueillir.

D'aucuns jugeront sans doute que j'ai bien peu, ou bien mal résisté ; que j'aurais pu, j'aurais dû mieux faire. Si ce n'est pour moi, au moins pour mon mari, pour ma fille. Bien entendu. C'est la voie dans laquelle on nous pousse, nous les femmes, depuis toujours : faire plus, toujours plus. Mieux, toujours mieux. Payer davantage de sa personne. Donner encore et encore. Je ne me cherche aucune excuse, mais cela faisait vingt ans que je pratiquais l'exercice avec l'application d'une première de la classe ; peut-être étais-je tout simplement fatiguée du bien. Peut-être le temps était-il venu d'essayer le mal.

Bien sûr, rétrospectivement, tout prend un autre sens. En relisant ces pages, je réalise combien certains signes

peuvent paraître gros, voire grossiers. On s’imagine que j’aurais dû immédiatement comprendre à qui j’avais affaire. Mais cela n’a pas été le cas. Je l’ai dit : à l’époque, j’étais athée. Et qui ne croit pas en Dieu ne croit pas au Diable. Peut-être même que si beaucoup ne croient pas en Dieu, c’est par peur de devoir croire au Diable, qui est son pendant obligé.

Pour compenser mon éviction de la carrière académique, la Faculté m’avait trouvé un poste de « chercheuse » au Musée des Civilisations, section *Afrique*. C’était, naturellement, une voie de garage. Le musée était vieillot, il aurait eu besoin d’une sérieuse rénovation. Grâce à notre passé colonial, la section africaine était l’une des plus richement pourvues mais, à cause précisément de ce passé, celle dans laquelle on investissait le moins. Ses merveilleuses collections, mal éclairées dans une scénographie ringarde, n’attiraient plus que les classes du mercredi et les familles du dimanche.

En guise de bureau, on m’avait attribué une pièce au sous-sol, entre la cave et la cage d’ascenseur. On y accédait par un escalier qui prenait son départ derrière une porte dérobée, juste à côté de la vitrine du guépard empaillé. Chaque matin en arrivant, je faisais un petit signe à l’animal avant de me glisser derrière la porte. Ses yeux de verre lançaient des éclairs dans la galerie encore éteinte. Figé dans un rugissement qui découvrait ses canines